

# Karen Dalton, une voix qui s'échappe encore

**CINÉMA** La vidéaste Emmanuelle Antille réalise son premier documentaire, «A Bright Light», qui traque la mémoire perdue de la chanteuse de blues. Après chaque projection, lors de la tournée des avant-premières, des musiciennes romandes raviveront cette flamme

ARNAUD ROBERT

La voix de Karen Dalton: un chat dont on ne sait s'il miaule de joie ou de rage, la peau du lait, la peur et son antidote. Elle n'est ni Noire ni Blanche, elle a la peau rouge. On la voit chanter dans une seule image, un très gros plan qui laisse apparaître les incisives manquantes et le mystère intact. Karen est, pour la plupart d'entre nous, une inconnue. Une folkeuse de Greenwich Village dont Bob Dylan a dit qu'elle était sa «chanteuse favorite». Quelques morceaux qui ressurgissent par intermittence, à la faveur des rééditions. Un jour, Emmanuelle Antille, vidéaste, Vaudoise, hantée par les rêves et les portes de sortie, tombe sur cette voix par hasard. Et décide de la traquer.

C'est son premier film documentaire. Alors, la substance de *A Bright Light*, Antille va la chercher autant dans la fiction, l'art contemporain, tout ce qui finit par donner du corps à un fantôme. Elle joue au portrait conventionnel – son commentaire pastiche parfois les récits linéaires des biographies («en 1969, à 32 ans, Karen enregistre son premier album»), mais la plupart du temps, elle choisit plutôt la voie du vaudou, de l'invocation, pour faire ressurgir cette silhouette.

## Ruines abandonnées

Comme lorsqu'elle se rend dans cet infime hameau de Benton, Mississippi, traversé par des rails qui semblent toujours vides; elle y rencontre le propriétaire de l'un des derniers *juke joints* de ce monde: le Blue Front Cafe. Il joue du blues avec un ampli miteux, sous l'auvent, puis explique à Emmanuelle Antille la distinction entre l'âme et l'esprit, puis le poids des spectres dans notre quotidien.

Ce film est une longue route, 8000 kilomètres, trois femmes (la réalisatrice, mais aussi Carmen Jaquier à la caméra et Malika Pellicoli au son), elles se filment parmi, se filment en train de se filmer et de s'enregistrer devant un microphone à fourrure grise où le vent tourne dans le fond. Antille dévoile les coutures du cinéma, sa construction, ses failles, parce qu'elle ne cherche pas à documenter son sujet mais à être possédée par lui. Parfois, elle joue à l'autopsie – étymologiquement «action de voir de ses propres yeux». Comme Karen Dalton n'a pas de tombe, Emmanuelle

## AVANT-PRÉMIÈRES

**28 janvier**  
21h, cinéma Empire, Genève.

**3 février**  
17h, casino de Montbenon, Lausanne.

**4 février**  
20h30, cinéma Apollo, Neuchâtel.

**5 février**  
20h30, cinéma Prado, Bulle.

**7 février**  
20h, cinéma Arlequin, Sion.

**10 février**  
17h et 20h, cinéma ABC, La Chaux-de-Fonds.

**11 février**  
20h30, cinéma Capitole, Nyon.

**17 février**  
17h30, cinéma Royal, Sainte-Croix.

**19 février**  
20h45, cinéma Plaza, Monthey.

**26 février**  
20h, Fri-Son, Fribourg.

**27 février**  
20h45, cinéma Astor, Vevey.



Karen Dalton, qui avait des origines cherokees, est morte du sida en 1993, à 55 ans. (INTERMEZZO)

Antille part scrupuleusement à la recherche des ruines qu'elle a abandonnées.

## Fétichisme de la mémoire

Très vite, alors qu'elle n'avait encore ni percé ni échoué, Karen Dalton s'enfuit dans une cabane de chercheur d'or, sur les hauteurs du Colorado. Elle monte des chevaux nus devant des réservoirs qui ont l'air de lac. Elle est d'une beauté troublée par l'angoisse. Elle vit avec sa famille réduite, écrit des poèmes, récolte des chants de montagne et de prisonniers, elle monte très rarement sur scène parce que la peur la tenaille. Dès qu'elle chante, ceux qui n'avaient vu en elle qu'une junkie, une hippie en robe à fleurs se repentent immédiatement. On dirait une louve dont on n'aperçoit que la trace.

Sur un champ de ronces, des amis de Karen cherchent les vestiges de la cabane, ils mesurent la distance présumée entre la cuisine et la chambre – topographes de l'absurde. Le film est structuré par ce fétichisme de

## Dès qu'elle chante, ceux qui n'avaient vu en elle qu'une junkie, une hippie en robe à fleurs se repentent immédiatement

la mémoire. Il retourne sur les pas exacts de Karen, comme si une vie abandonnait derrière elle des particules d'être. On lit ses poèmes, on recolle les bouts d'une chanson qu'elle n'a jamais finie, on retrouve son écriture manuscrite dans des carnets d'enfant, son corps droit sur des fragments de pellicule. Antille demande à une amie de Karen, danseuse, de reproduire le balancement particulier de son corps quand elle chantait, puis le geste précieux de sa cigarette.

Emmanuelle Antille fait croire qu'elle veut raconter les extrémités, les mises en danger auxquelles pousse la création, l'autodestruction, elle dit aussi qu'elle parle de la condamnation particulière que les femmes artistes subissent, la difficulté à se faire entendre. Tout cela est vrai. Mais ce n'est pas le propos véritable du documentaire. La réalisatrice récolte des talismans, des pierres, des branches, du hou, elle évoque plusieurs fois les origines cherokees de Karen; peu à peu, l'animisme se répand dans le récit.

## Transmission initiatique

Antille fabrique des masques, des robes, elle produit un double de Karen qui se confond avec elle et lui sert littéralement de catharsis, c'est-à-dire de substitut. A la fin, l'équipe se rend à Woodstock, dans le préfabriqué au milieu des bois où Karen est morte du sida, en 1993, à 55 ans. Elle ne chantait plus, elle marchait douloureusement jusqu'à son poêle pour y remettre du bois qu'elle n'avait

pas coupé. Après que son corps a été enfilé dans une enveloppe mortuaire, les voisins ont tout brûlé de ses effets par peur de la contagion. Il ne serait rien resté de cette vie sans une voix gravée et les souvenirs partiels qu'elle a laissés.

Tout est beau dans ce film qui traite en réalité de la disparition et, plus profondément, de la transmission initiatique de femme à femme, peut-être même de mère à fille. Pour cette tournée de 11 avant-premières romandes, Emmanuelle Antille a eu l'idée parfaite de mettre de la musique sur scène, après le film. Trois chanteuses d'ici qui sont, elles aussi, peuplées d'ombres. Laure Betris, Melissa Kassab, Dayla Mischler. Elles n'imiteront pas Karen Dalton, mais projeteront sur elle une lumière claire. ■

**Tribute to Karen Dalton.**  
Avant-premières du film «A Bright Light» d'Emmanuelle Antille (94', Intermezzo Films). Suivies d'un concert de Laure Betris, Melissa Kassab et Dayla Mischler. [www.abrightlight.ch](http://www.abrightlight.ch)